

Ils se penchent vers elle, la relèvent brutalement, l'emmènent...

La mort, sans doute...

XVIII

Ce n'était pas la mort. Ce soir, du moins ; demain, peut-être. Les hommes n'ont pour toute arme qu'un jonc. Ils poussent devant eux Sen et Méo. Celui-ci a hésité, a voulu interroger. Le jonc s'est abattu sur ses épaules. Méo obéit, il marche. En un autre moment il aurait, coûte que coûte, châtié l'insolent qui osait, après si longtemps qu'il n'avait reçu pareil affront, le lui infliger.

Les cases ont été ouvertes, les panneaux sont appuyés aux bambous comme en plein jour. Hommes et femmes ricanent, crient des injures, comme se moquent et insultent tous les hommes et toutes les femmes devant lesquelles passent des accusés. Tous, quelques jours avant, étaient prêts à saluer Méo des prosternations les plus respectueuses, parce qu'il montait le cheval du grand mandarin blanc, maître de la vie, parce qu'il devait être un de leurs chefs.

Les bambous que les soldats avaient fait charger de têtes et qui n'en portaient plus au moment du Têt, semblent en avoir encore. Méo et Sen, stupéfaits, les regardent. Ils voient qu'elles sont frai-

chement coupées, que leur sang s'est à peine égoutté, que les faces conservent leur grimace. Nulle eau n'a encore effacé sur les hampes les souillures nouvelles que le soleil commence à sécher sur les taches anciennes. Elles sont placées bien en évidence vis à vis du sentier, de la brousse et aussi du rideau de bambou, par où les linhs jadis sont venus. Elles attestent le zèle du mandarin, la loyauté du village. Les victimes ont été choisies parmi les étrangers, parmi les alliés : elles rachètent le crime commun. La planchette dont Méo connaît les caractères est fixée à chaque bambou : « Pirate ». Demain deux têtes nouvelles s'y ajouteront probablement...

Un second coup s'abat sur les reins de Méo, le jonc recourbé par l'élan, cingle son ventre. C'en est trop. La pensée de la mort a stimulé son orgueil et son désir de vivre. Méo, arrache le rotin et touche l'homme en plein visage. Il hurle, veut atteindre son agresseur ; celui-ci en un bond est hors de l'enceinte et menace. Sen le rejoint. Les deux hommes se hâtent de clore la porte, alors ils se sentent en sûreté et, de loin, vocifèrent.

La fuite est impossible : les Bêtes et les Esprits auraient tôt fait d'abattre Méo et Sen. Une pagode est juchée un peu plus haut sur un roc saillant. Ils pourront s'y reposer, surveiller le village, s'enfuir le lendemain, s'il le faut. Le petit cai et la fillette sont décidés à résister contre le village entier.

Ils suivent le sentier tracé par les paysans. Sen ne sent plus les meurtrissures de ses pieds, elle a

l'énergie de tous les êtres pour conserver leur vie. Elle se serait abandonnée peut-être avant d'entamer la lutte, le combat est commencé, elle veut résister jusqu'au bout.

Deux femmes, éclairées par un enfant portant une torche — pour éloigner les fauves s'il s'en présente — se dirigent sur leurs traces. Elles les rejoignent et pénètrent à leur suite dans la paillette.

— « Le mandarin est bien ennuyé des violences de ses serviteurs, assurent-elles ; il les punira demain et envoie aux voyageurs de quoi apaiser leur faim... »

Il ne veut donc pas leur mort, leur sort n'est donc pas désespéré ! Peut-être désire-t-il les livrer ou tout au moins attendre... ou peut-être les sauver pour se servir d'eux une fois encore.

La torche a effrayé les lézards, terrifié les araignées derrière leur toile, fait fuir les rats qui achevaient de grignoter quelques offrandes séchées.

Les femmes repartent, après avoir déposé les plateaux et la théière. La torche achève de se consumer. Méo et Sen restent seuls.

Méo, pendant quelques minutes, fut tout au plaisir d'assouvir sa faim. L'angoisse étreignait Sen. Elle n'avait pu toucher à aucun aliment. Le riz, le poisson, les sauces, les salades étaient cependant bien tentants, dans leurs bols gris-bleu, ornés de monstres et cerclés de métal. Méo, son bol près des lèvres, poussait les baguettes avec les gestes

d'une vieille femme de chez nous tricotant près de son nez avec des grandes aiguilles.

Le village était retombé dans le sommeil. La brousse appartenait à la nuit et aux fauves qui chassaient à cette heure. Un cri arriva jusqu'à eux, si faible qu'il devait venir de très loin, si distinct qu'ils eurent le même effroi. L'horizon était très calme cependant, il ne s'y distinguait aucune vie. Les lucioles elles-mêmes, les petites étoiles en mouvement sur toute la terre d'Annam, voletaient sans leur petite lanterne. La clarté de l'atmosphère était très crue et la campagne à peine grise ; les cases dessinaient des carrés sombres au milieu desquelles les chiens dormaient. Le fleuve faisait une longue traînée d'argent, bordée par les festons des rives. La plaine, entre la montagne dont elle semblait avoir repoussé la base et la forêt refoulée dans la boucle du fleuve, la plaine était comme un lac immense d'eau endormie.

Les hautes hampes, à l'entrée du village, projetaient de grandes ombres : armes d'apparat, rangées sur leur support comme aux portes des pagodes, pour honorer à la fois le visiteur de marque et le Bouddha du pays.

Le fauve répéta son appel un peu caressant, pour affirmer sa toute puissante souveraineté dans la nuit.

XIX

Lorsqu'ils furent dans la pagode, Méo ferma l'entrée avec une table et des vieilles nattes. Cette case était très ancienne. Nul jusqu'alors n'avait songé à la clore. Autrefois les gens du pays y honoraient le puissant Van-Xuong, dieux des Lettres. Il était juste que de pauvres pêcheurs lui rendissent grâce de ne point avoir enduré le supplice d'étudier sous sa protection. Les femmes seules venaient encore apporter des offrandes ou brûler des petits bâtons odorants. Son culte peu à peu s'était modifié. Exalté jusqu'à la science suprême, anciennement, le dieu n'était plus honoré que pour ses oracles. Les bonzes aidaient à déchiffrer ses décisions, qui étaient satisfaisantes, car elles étaient en général conformes aux désirs des pèlerins dont l'offrande était honnête.

Sen se souvint d'être venue là souvent. A défaut de cadeau, elle offrit ses saluts et ses hommages ; pour le lendemain, elle promit des dons merveilleux. Cette promesse coûtait peu et était une garantie. Le dieu aurait tout intérêt à lui réserver un avenir heureux. Mais elle eut beau agiter le

tube de bambou, nul bâtonnet n'en tomba ; l'oracle se refusait. D'ailleurs Méo ignorait aussi bien qu'elle la signification des signes qu'expliquent les bonzes et dont ils gardent le secret.

Le silence de Méo inquiétait Sen ; elle vint vers lui. Elle comptait beaucoup plus sur son habileté que sur ses propres ressources. Elle chercha, pour le distraire, à retrouver les attitudes qu'elle avait au camp lorsqu'elle allait de case en case, riant pour rire, heureuse d'être la petite reine des linhs, la compagne de leur capitaine. Dans la demi-nuit de la pagode, ses gestes étaient gauches. Sen n'était qu'une ombre un peu remuante.

Elle voudrait recevoir un mot de consolation, entendre une voix sœur de la sienne. Elle connaît les caresses qui plaisent à Méo. Dans son désespoir elle n'imagine pas un remède meilleur pour oublier et faire oublier. Elle l'enlace doucement, en maîtresse aimante...

Oh ! Sen, petite fille jaune, petite poupée, tu n'es point différente de tes sœurs lointaines, celles dont un blanc t'a enseigné l'amour, des autres aussi, des femmes qui, d'un bout du monde à l'autre, trouvent tout l'oubli, retrouvent toute leur joie, dans les gestes d'amour, dans l'étreinte qui permet un instant aux humains de s'évader de leurs douleurs, des terreurs de la terre. L'instinct t'en vint le jour où tu fus femme et ne doit mourir qu'avec toi. Thi-Sen, le désarroi de ton âme sera calmé tout à l'heure lorsque tu seras dans la sérénité heureuse de l'amour, lorsqu'une force plus grande que toutes les craintes, que tou-

tes les angoisses humaines, aura pris ton corps et ton âme et que tu déferas, de toute la joie de ta fémininité, le destin et la mort.

Méo l'a écartée brutalement. Sen est tombée et, rendue à sa terreur, n'a pas bougé.

Hallucinations, pensées fiévreuses pour lesquelles la tête est un champ clos, rares aux instants aigus de crise, mais que donnent les convulsions terribles des grandes détresses et que suivent, lorsque la folie ou la mort n'est pas survenue, les pensées lentes, très lentes, où la réalité apparaît dans toute son exactitude...

Sen revoit rapidement, se bousculant l'une l'autre, les dernières heures qu'elle a vécues, comme si les génies de sa destinée se battaient et si les incidents bons et mauvais luttèrent, ceux qui donnent quelque espoir et ceux qui interdisent d'en avoir. Elle s'étonna d'avoir vécu ces heures cruelles et d'avoir pu leur résister. Elle les crut irréelles et se figura revivre un cauchemar. La lueur de lucidité qui lui permit de les analyser fut si rapide qu'elle ne lui laissa pas raisonner les événements, trouver leur excuse ou leur justification. Sen ne raisonnait guère sur les faits accomplis. Elle songea bientôt à la réalité, au lendemain menaçant.

Les pensées se pressèrent avec une telle hâte que nulle ne fut distincte. Elles se confondirent en un flux de colère. Les traits de Sen se crispèrent, sa peau brunit. Elle ferma les poings comme pour frapper. Elle savait sa rage impuissante et elle demeura à terre, couchée sur le sol,

sans souci des immondices ni des petites bêtes.

Un peu d'apaisement naquit de l'immobilité où elle se raidit. La rage venait par saccades, de moins en moins pénibles, de moins en moins fréquentes. En attendant le sommeil, qui nivellerait tout, elle resta ainsi, inerte et silencieuse, absorbée par la vue d'un rais de lune, tombé du toit pour faire en un coin sombre un très beau rond d'argent.

XX

Méo avait été chercher bien loin le songe long qui l'immobilisait aussi. La crise de folie était passée. Les pensées arrivaient nettes, précises, enchaînées l'une à l'autre.

La pagode n'existait plus. Le décor changeait à chaque vision, sombre ou clair toujours étonnamment exact. Méo récapitulait sa vie...

Cela commença dans un village élevé sur pilotis. Chaque jour les enfants s'amusaient à jouer de vilains tours aux vieilles gens, roulaient dans les flaques d'eau avec les chiens et les porcs ou se rôtissaient au soleil. La nuit, un grand bruit effrayait le village. Les nhaqués tremblaient ; ce n'était pas le Seigneur pourtant, qui ne dépassait pas les bois et ne se hasardait jamais à travers les rizières. Les Génies venaient de s'atteler à une case en geignant comme le vent dans les branches, pour punir l'impiété d'une famille et stimuler la dévotion de tous. Leur vengeance s'accompagnait d'un vacarme de bambous cassés et de feuilles froissées, d'un concert de cris et d'imprécations. La famille entière, vieillards, femmes, enfants, cul-

butait pêle-mêle, avec les engins de pêche, l'autel des Ancêtres, les ustensiles de cuisine et les nattes. L'un ou l'autre crevait la paroi et sa chute finissait par un bain vaseux. Cela eût été très comique, si les Esprits n'avaient dû punir les rieurs. Seuls les petits *va-tout-nu*, les petits *gros-ventre-et-tête-rase*, n'avaient pas eu grand peur, ayant la veille préparé le travail des Génies par de longues et patientes opérations sur les bambous du pilotis. Ils avaient tant de joie aux fêtes, lorsque la hutte étant reconstruite, il fallait recommencer les processions, les cérémonies et les offrandes, dont les enfants prenaient leur part, en cachette, avant les bonzes.

Méo était l'un d'eux, le plus habile, le plus gai. Il portait un gros ventre tendu comme la toile d'une lanterne chinoise, et sa tête avait deux houpettes très comiques.

La seconde vision semblait la suite de la première quoique plusieurs années se fussent écoulées entre elles. Trois tableaux rapides : l'un montrait, à la lisière d'une forêt, trois personnages cheminant. Un homme, un buffle et un gamin. L'homme tirait, la bête suivait, l'enfant tapait. Ils étaient exténués tous trois : ils devaient venir de loin. Le second et le troisième tableau se déroulaient devant le yamen d'un mandarin. L'homme et l'enfant s'y trouvaient mais celui-ci était parmi les spectateurs. Il venait voir bâtonner, et, le lendemain, mourir l'homme, son père, condamné pour vol d'un buffle et assassinat.

Quelques mois après, sous de grands drapeaux noirs, des Chinois, appuyés sur leurs coupe-coupes énormes, attendent l'issue de la bataille. Les balles crépitent. Ils restent immobiles comme s'ils étaient invulnérables. Enfin les fusils ne *parlent* plus, l'ennemi est repoussé. Les Chinois s'en vont trancher les têtes des morts et des blessés. Des Annamites se précipitent sur les cadavres, vident les poches, arrachent les boutons, les galons, les armes. tout ce qui brille ou peut servir. Ils ont les mains pleines de sang et semblent prendre goût à leur besogne. Ils portent tout leur butin au chef, leur maître.

La vie est rude, les balles frappent au hasard, durant les nuits d'embuscade, pendant les repos, entre deux courses ou deux escarmouches. Les soldats ne ménagent pas les coups à leurs esclaves. Le même enfant est parmi les plus battus quoiqu'il soit habile à aller tuer sans bruit les sentinelles et ne craigne pas le danger.

Une course folle dans la campagne, des balles qui volent autour de lui : l'enfant a voulu certain jour conserver son butin, son agilité le sauve, il garde une estaflade à l'épaule.

Le voilà dans la ville qu'occupent les Européens. Il n'est pas fâché d'être passé dans le camp adverse ; avec les Chinois il fallait trop souvent fuir. L'enfant est presque un grand garçon. Il a l'âge de faire tous les métiers. Il a tôt fait d'apprendre ceux

qu'il ne connaît pas. Il a erré un peu, hésitant et affamé, puis il s'est mis bravement à l'ouvrage. Il travaille comme deux hommes et gagne la moitié du salaire d'une femme.

Porteur de fardeaux, traîneur de pousse-pousse, il a des muscles solides et des jarrets d'acier. Il cherche les travaux qui le rapprochent des soldats, parce qu'ils sont gais et donnent sans compter. Ils sont beaucoup moins brutaux que les Chinois. D'ailleurs ces périodes de dur travail ne sont que des intermèdes dans sa vie, devenue vite mystérieuse. Il commence à connaître les joies de l'existence : le choum-choum, le bétel, l'opium même. Il a maintenant cent cordes à son arc. Lorsque les Français sont définitivement maîtres de la ville, qu'aucun danger ne les menace, il prend sa part des heures gaies. Les soldats font de grandes bombances, certains s'enivrent comme des portefaix, après s'être battus comme des héros. Méo est leur serviteur, il ramasse les miettes du festin. Il est parmi eux l'enfant louche, dont ils ne parleront pas au retour lorsqu'ils conteront leurs campagnes.

La vie hésitante, incertaine, le mélange d'aubaines et de mauvais traitements lui donnent le désir d'une position stable et honorable : il devient boy d'un officier. Il semble fait pour ce servage ; la chaîne est légère, le pillage est même si aisé qu'il ne donne presque pas de plaisir. Il l'accepte pendant plusieurs mois, serviteur de l'un, serviteur de l'autre, passant de la maison à la cuisine, de la cuisine à l'écurie, trouvant toujours le temps d'al-

ler dans les cases indigènes où l'on boit l'alcool annamite et où l'on joue.

Pendant quelques semaines, il reste au service d'un commerçant chinois ; il le quitte vite parce qu'il a inspiré confiance à un Français nouvellement débarqué. Augurant beaucoup de sa bonne mine, celui-ci lui a confié la surveillance de sa maison. Petits gages, grands bénéfices, Méo est heureux, riche et considéré. La fin est banale. Elle a failli laisser des traces sur son dos... Méo a dû disparaître.

Ces tableautins sont passés très vite. Méo a souligné d'un regret chaque aubaine perdue, il a salué chaque aubaine passée. La pensée du danger présent traverse son esprit. Fuir?... Revivre une vie pareille d'aventures insouciantes... La destinée peut lui réserver de beaux jours encore. Fuir !...

Son poing a fait dans les feuilles de la case un large trou. La campagne s'étend à perte de vue. Elle est inhabitée et paisible. Cette solitude et ce silence sont effrayants. Partout, de tous côtés, des dangers, la quasi-certitude d'une fin misérable. Les villes sont trop éloignées ; la brousse, la montagne sont peuplées de bêtes ; les hommes vont sur le fleuve.

Décapité, comme pirate et traître, ou esclave des jaunes ? Méo retombe dans sa songerie.

Voici le camp. Méo est dans la maison des chefs. L'enfant est devenu un homme. Quelques années se sont écoulées, il s'est engagé dans la milice et

il est venu jusque-là. La vision se fixa un instant, montrant les cases, la campagne, le village très calme sous les premières lueurs du jour.

Méo est tout à fait heureux. Bonneaud lui a donné sa confiance, les Annamites le respectent et ont peur de lui. Il est le véritable maître, rien ne lui résiste. Il méprise les chefs qu'il trompe si aisément, les linhs et les nhaqués qu'il asservit et Sen qui lui obéit. Le Chinois seul a grâce, parce qu'il venge les miliciens en reprenant tout l'argent que Méo leur vole.

Aussitôt commence le défilé de chacun des jours heureux. On dirait que Méo assiste à la vie d'un autre caï, lui ressemblant et choyé par le sort autant qu'il le fut.

Jours de paresse, longues indolences, soirs de jeu, soirs de fête : tous passèrent devant ses yeux, pour en rendre le regret plus cuisant — en même temps que se présentèrent à lui les souvenirs de tous ses actes heureux : les dénis de pouvoir, les exactions, les injustices, les faveurs...

Sen parut s'éveiller. Méo ne l'avait pas vue. Couchée à ses pieds, pendant sa rêverie, la filette n'avait plus existé. Elle rampa vers lui et posa sa tête sur ses genoux. Méo la repoussa sans détacher son regard de la grande campagne si angoissante dans la nuit sereine.

L'arrivée de Sen au camp ! Méo se souvenait de sa joie à se jouer d'elle, à la tenir entre ses mains, à la sentir plus esclave de ses désirs que des ordres

de son maître : Sen docile, Sen rebelle, Sen domptée à nouveau !

Il avait eu raison de se réjouir, elle avait été son plus précieux auxiliaire. Elle avait servi ses appétits comme ses plaisirs. Dans son grand mépris de tous, elle était certes la plus méprisée, moins à cause de sa soumission et de ses enfantins bavardages que parce qu'elle était devenue son esclave. Leurs Dragons protecteurs s'étaient, au détriment des autres, si bien accordés que vraiment Méo avait été aussi heureux qu'un humain peut l'être.

La série des petites évocations cessa. Méo ne vit plus aucune ombre. Les visions venaient de s'évanouir, le calme de la campagne sous le clair de lune parut plus grand : le souvenir des derniers jours persista.

Sen était devenue très cajoleuse en lui exposant le grand projet ; ses longs discours, son assurance lui avaient donné confiance et il avait cédé.

Le capitaine mort, les miliciens aidant les Annamites à reprendre leur pays... l'entreprise devait le séduire puisqu'elle l'amenait à devenir un chef si puissant qu'il ne pourrait plus rien envier.

Il ne raisonna pas les séductions qui le décidèrent : la vie d'aventure, l'instinct de pillage... Il n'avait pas réfléchi ; et Sen, pour couper court à toute hésitation n'avait-elle pas menacé ? Il lui faudrait choisir entre la mort ou la fuite — à moins qu'il ne préférât devenir le dernier guerrier de la

bande... Il avait consenti et livré le camp. N'avait-il pas connu jusqu'alors, en tout, la réussite ?

Aussitôt ce fut comme si son Génie refusait de lui continuer sa protection. Les promesses avaient été emportées par le vent du fleuve. Sen, dépouillée par son père, ne sait pas quel sort lui est réservé. S'il gagne les huttes de la forêt, sera-t-il reçu autrement que les plus humbles réfugiés, dont on utilise le courage et la ruse et qu'on sacrifie pour attester sa loyauté, ainsi que le furent ceux dont les têtes dominant l'entrée du village ?

Sen avait menti... Son Esprit, qui devait les protéger est le plus fourbe des esprits... celui qui donne de la joie pour attirer plus sûrement l'homme dans ses griffes.

Le souvenir du camp hantait Méo sans qu'il put l'effacer. De temps en temps, il croyait voir le petit plateau avec ses longs hangars fermés, sa maison à véranda, son bastion, ses miradors.

Il devait pourtant être anéanti après la mort du capitaine ! Le capitaine vivait encore, à moins que son Ombre n'ait commandé à sa place. Déjà des faits semblables s'étaient produits. Cette pensée terrorisait Méo. Les ombres sont plus puissantes, plus acharnées dans leurs vengeances que les humains.

La campagne était merveilleusement claire. Seule la forêt demeurait sombre, n'était-elle pas l'antre des maquis ? Un petit nuage noir glissait dans le ciel. Ce devait être encore un de ces grands

monstres qui luttaien l'avant-veille. Trop de terreurs assaillaient Méo, l'hallucination vint.

La pagode était hantée de mille présences invisibles qui s'agitaient autour de lui. Les âmes des Ancêtres, les Ames qu'il avait négligées, les Esprits qu'il avait insultés, les Inconnus dont il avait ri. Tous les êtres de ses anciennes superstitions étaient là, menaçants.

Deux images passèrent très vite. Dans la première il menait une activité misérable, bête de somme, trébuchant sous le faix, chancelant sous les coups, dans la forêt où les pirates l'avaient accueilli ; dans l'autre les Monstres l'avaient auprès d'eux dans leur tanière et jouaient avec leur proie. Il voulut les effacer... la pensée suivante ne fut pas plus rassurante... Harcelé, poursuivi, il finirait toujours par un beau coup de coupe-coupe devant une foule ricanante. Il lui semble que le bambou traverse sa chevelure et, en même temps, il croit voir sa tête qui répond au ricanement des badauds par une grimace. Sont-ce les envahisseurs, sont-ce les Annamites, qui ont accroché la pancarte au-dessous d'elle ?

Le rais de lune, épandu en rond d'argent sur le sol, a glissé doucement, il heurte un peu d'acier. Méo songe à fuir. Il renverse la barricade. La fraîcheur de la nuit l'apaise. La même objection se présente de nouveau. Où aller ? La plaine, la montagne, la forêt, le fleuve, — partout le danger paraît aussi grand et les chances sont aussi incertaines. S'il échappe aux humains, s'il déjoue les pièges

des bêtes, échappera-t-il aux Apparitions qui le menaçaient tout à l'heure, à la faim, à la soif ?

Il acceptera n'importe quelle vie ; il endurera n'importe quelles misères, avec l'espoir de leurs échapper, enfin, quelque jour, mais il veut vivre.

Il tente alors la suprême ressource des humains. Face contre terre, il honore les Esprits, l'Eau, la Forêt, le Ciel, les Hommes, les blancs et les jaunes et même ceux un peu plus foncés, venus avec les soldats pour occuper des emplois civils et ceux bronzés qui font du commerce dans les villes... Il invoque Bouddha et particulièrement, quoi qu'il ne sache ni lire ni écrire, le dieu de ce lieu, Van-Xuong, gloire du pinceau. Il invoque tout ce qui, visible ou invisible, peut protéger ou sauver. Il supplie les morts dédaignés et même ceux qu'il a offensés. Les hommes se calment toujours avec la prière ou l'espoir...

La campagne l'effraie, il ne fuira pas ! il rentre dans la paillette, les dieux seront bien ingrats si, après de si beaux laïs, ils ne la protègent pas...

Par la porte la lune entre à pleins rayons. Sen dort au milieu de la nappe claire. Son petit corps à demi-nu est très pâle, les branches et les lianes ont laissé des traces sur la peau, les seins gonflent à peine la robe, seules les hanches épanouies montrent qu'elle est femme. Ses traits très reposés attestent qu'un rêve agréable la berce.

Méo ne l'aime pas, et cependant la pensée de la perdre lui paraît plus insupportable que sa misère.

Cette jalousie dure peu. Sen dort avec une telle confiance qu'il imagine quel peut être son rêve... Elle a l'assurance d'échapper, de vaincre par la beauté qu'elle peut reconquérir ; elle sait qu'elle est précieuse au mandarin et elle espère peut-être que Bonneaud lui pardonnera.

Méo croit que tous se sont joués de lui et que Sen surtout, a menti peut-être pour le trahir mieux. La justesse du raisonnement le frappe tant que son doute devient une certitude.

Caï, véritablement chef à l'abri des Blancs, puis doï... puis mandarin sans doute... Doit-il renoncer à sa destinée qu'il vient seulement d'entrevoir raisonnablement ?

Méo s'est ressaisi, il a vaincu ses nerfs, ses peurs, ses hallucinations, ses chimères ; il redevient lui-même. Ce fut instinctif, spontané ; les Esprits, les Génies lui sont redevenus favorables, l'influence néfaste est vaincue.

...En bas dans le village, se trouve une écurie. Méo peut pénétrer sans être entendu. Il connaît le moyen de rendre sourd le pas d'un cheval. La route s'en va vers le camp, toute droite, bordée de brousse et d'herbe verte... Pourquoi Méo ne deviendrait-il pas doï?... mandarin?... Ne représente-t-il pas la justice des Blancs à cet instant... ne va-t-il pas exercer leur vengeance, châtier un crime ? La partie, lorsqu'elle est dans sa plus mauvaise phase, peut encore être gagnée...

Méo n'hésite pas... Les Invisibles tout à l'heure le torturaient ; jadis il a connu de pareilles peurs ;

es envahisseurs l'en ont affranchi, — il retournera vers eux.

Enfin il retrouve la joie... il vient de recouvrer la raison... ses vêtements sont là, voilà son sabre, sa veste, son large pantalon et voilà aussi un grand coupe-coupe un peu rouillé mais dont le tranchant est bon... Les Invisibles le protègent donc, contrairement à ce qu'il croyait... Ce sont eux qui les ont mis là... Méo ne pourra jamais supposer que le mandarin les a envoyés pour qu'on ne les trouve pas chez lui et que les femmes les ont apportés avec le repas

Non, Méo n'a pas été complice d'un crime, d'une révolte, d'un pillage. Il a eu la mission de les châtier...

Il n'implore plus les Dieux, les Génies, les Eléments ; prosterné encore et très reconnaissant, il les remercie de l'avoir délivré de ses pensées folles et les supplie d'ordonner à Ceux qui habitent la Forêt et la Plaine — les Seigneurs dont on ne dit pas le nom — d'intercéder auprès des Ames Errantes et des Esprits Méchants, pour que sa route soit heureuse.

Méo a saisi la lame et l'a brandie en l'air. Le bras reste levé pour assurer l'élan. Sen s'est éveillée, elle a vu le geste mais elle n'a pas bougé, elle a poussé un cri :

— « Khi » (le singe !)

Elle a compris que l'âme des petits singes sacri-

fiés, l'âme de la race ennemie s'est réfugiée en Méo...

Il y a eu une belle nappe de sang sur la nappe d'argent : la grande nuit calme n'a pas été interrompue...

XXII

La plaine va, grise et claire, uniforme, à perte de vue. Derrière est le village, là-bas le camp.

Le cheval exténué court parmi les herbes, au milieu du second jour. Sur le sentier, sous la lune, sous le soleil, dans la fournaise de midi, dans la fraîcheur de la nuit, aux deux aurores comme au crépuscule, il a trotté, galopé entre les mêmes herbes, semées de bosquets graciles. Son cavalier l'a harcelé du talon, frappé à coups de poing. Il est à bout de forces. Méo a les pieds ouverts entre l'orteil et le second doigt par le heurt de l'étrier. Il n'a pas senti sa douleur, il n'a eu ni fatigue ni faim...

Au loin une sorte d'îlot émerge au-dessus de la plaine, rosée par le soleil.. Il est loin encore... il faut aller. Méo part à pied...

Les dernières heures furent atroces. Méo, exténué, brisé, tombe à la chute du jour. Il dort dans le sentier quelques heures, puis il repart, souffrant dans tous ses membres, mais fort d'une nouvelle énergie. Toute la nuit il va du même élan... L'îlot

ne se distingue pas sous la pâleur des rayons ; la route est tracée, les pas des hommes dans la brousse ont « usé » l'herbe.

Une hutte. Méo la reconnaît comme il a reconnu les autres. C'est la demi-étape des trams. Il va passer, il faut qu'il arrive à l'aube... Une hâte le pousse et, pourtant, il est sûr de lui...

Un homme étonné par le bruit des pas, craignant quelque attaque, un fauve ou un voleur, s'exclame en le voyant et l'arrête de force. C'est le courrier qui lui parle du camp. On l'avait cru enlevé par les pirates. Thi-Sen s'est enfuie après avoir voulu empoisonner le capitaine. Le missionnaire a dit que la dose était trop forte pour tuer. La chose est insensée, le capitaine a certainement une prière contre les poisons...

Méo est reparti bien vite. Il a entendu suffisamment pour que la joie le stimule. Il a trouvé la sûre explication : enlevé par les pirates, il s'est enfui en vengeant le capitaine...

L'aube luit, il court encore dans la brousse. Le camp a reparu en même temps que les premières lueurs du jour. L'éveil joyeux des clairons a sonné sur la campagne...

XXIII

Au moment où les miliciens, réunis dans le préau, écoutaient le rapport quotidien traduit par les doigts, un homme pénétra dans le camp.

Son entrée fut très simple et cependant très théâtrale.

Il avait tenté de raffermir sa marche, mais il titubait comme s'il avait beaucoup bu. Ses pieds étaient tuméfiés et sanglants, son pantalon était en guenilles, son chignon n'avait aucun aspect définissable. La fatigue, la sueur, la poussière avaient défiguré ses traits.

A trois pas de Bonneaud, en avant des hommes que sa venue avait stupéfiés, il s'arrêta. Il s'immobilisa et fit le salut, comme les règlements militaires l'ordonnent, tandis que de la main gauche il jetait sur le sol le paquet qu'il portait. L'étoffe, encore bleue aux coins, se déroula, laissant échapper quelque chose... une grosse boule noirâtre, informe, d'où s'envolèrent des mouches.

On sut ce que c'était en voyant une chevelure

aux mèches collées, se déployer en un petit lac de jais.

Le caï Méo eut, à ce moment, le premier regret depuis deux jours. Des pièces avaient tinté sur les cailloux.

L'étoffe était un lambeau de robe : il avait oublié de vider les poches de Thi-Sen.

CARLOS PEREZ MALDONADO

MONTERREY, MEXICO.

IMPRIMERIE
SAUVAGNET, BELLETOIX, GONDREAU
20, BOULEVARD DE CLICHY, PARIS

IMPRIMERIE PIGALLE

(Sauvagnet, Belletoix, Gondreau) ♦ ♦ ♦

♦ ♦ 20, Boulevard de Clichy, PARIS

PQ2609

.S86

T5

1911

1020133724

FPM

AUTOR

ESTRAY, Jean d'.

TITULO

Thi-sen

FECHA DE

NOMBRE DEL LECTOR



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

CARLOS PEREZ MALDONADO
MONTERREY, MEXICO.

381